



ALBERTO ANGELA

UNE
JOURNÉE
DANS LA
ROME
ANTIQUE

PAYOT

Sur les pas d'un Romain,
dans la capitale
du plus puissant des empires

Par une belle journée de l'an 115, un visiteur pas comme les autres sillonne la capitale d'un empire alors à son apogée. Il ne se contente pas de visiter les monuments de la Rome antique : il partage surtout le quotidien de ses habitants, du lever au coucher, dans de riches demeures comme dans de sinistres immeubles de rapport, au cœur des Forums impériaux et sur le marché aux esclaves, dans les gradins du Colisée et les bassins des thermes de Trajan, à la table d'une modeste taverne puis lors d'un somptueux banquet, et en bien d'autres lieux encore. Ce visiteur c'est vous, avec pour guide un auteur passé maître dans l'art du docufiction sur papier. Caméra au poing, celui-ci vous confrontera à des situations et à des personnages aussi divers que l'historien Tacite face à son éditeur et un condamné face à un lion, vous faisant ainsi éprouver la civilisation romaine dans ce qu'elle a de raffiné et de cruel, d'insolite et de moderne.

Alberto Angela est né à Paris en 1962 et vit à Rome. Archéologue de formation, il présente à la télévision publique italienne des émissions culturelles très regardées. Ses deux précédents titres aux éditions Payot - Empire et Les Trois Jours de Pompéi - ont connu un grand succès et forment avec celui-ci une véritable trilogie.

UNE JOURNÉE
DANS LA ROME
ANTIQUE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PAYOT

Empire

*Un fabuleux voyage chez les Romains
avec un sesterce en poche*

2016

Les Trois Jours de Pompéi

2017

Le Regard de la Joconde

*La Renaissance et Léonard de Vinci
racontés par un tableau*

2018

Alberto Angela

UNE JOURNÉE
DANS LA ROME
ANTIQUE

Sur les pas d'un Romain, dans la capitale
du plus puissant des empires

*Traduit de l'italien par Catherine Pierre-Bon
en collaboration avec Mario Pasa*

Présentation de Mario Pasa

Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Titre original :

UNA GIORNATA NELL'ANTICA ROMA
Vita quotidiana, segreti e curiosità

© 2007, Rai Radiotelevisione Italiana, Rome.

© 2007, Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milan.

© 2015, Mondadori Libri S.p.A., Milan.

Couverture : Forum romain, gravure de J. Hofbauer, 1911

© Bridgeman Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020,
pour la présentation et la traduction française.

ISBN : 978-2-228-92489-4

PRÉSENTATION

La trilogie romaine d'Alberto Angela

Visitant en 1775 l'ancien Forum romain dans ce qui était alors la capitale des États pontificaux, le marquis de Sade s'exclamait : « Quels changements, grand Dieu ! La maîtresse du monde est devenue l'esclave des nations, et le peuple qui faisait trembler l'univers vend aujourd'hui des bœufs où ses ancêtres faisaient attendre des rois¹ ! » En ces lieux rebaptisés « Campo Vaccino » (Champ des Vaches) se tenait en effet un marché aux bestiaux et aux chevaux. Il fallait donc beaucoup d'imagination aux voyageurs pour restituer la vie trépidante de la Rome antique et ses somptueux décors dans ce paysage à la fois bucolique et minéral où des fouilles sérieuses ne seraient entreprises qu'à partir des années 1800.

Celles de Pompéi, en revanche, étaient en cours depuis le milieu du xviii^e siècle, et là-bas il était plus facile de remonter le temps : « On se sent transporté dans l'Antiquité, écrivait Stendhal ; et pour peu qu'on ait l'habitude de ne croire que ce qui est prouvé, on en sait sur-le-champ plus qu'un savant. C'est un plaisir fort vif que de voir face à face cette Antiquité sur laquelle on a lu tant de volumes². » Ces mots pourraient servir

1. *Voyage d'Italie*, édition établie par Maurice Lever, Paris, Fayard, 1995.

2. *Rome, Naples et Florence*, 1826, 2 avril 1817.

d'exergue à *Une journée dans la Rome antique*, ou plutôt à la trilogie romaine que constituent cet ouvrage et les deux précédents de l'Italien Alberto Angela : *Empire* (2016) et *Les Trois Jours de Pompéi* (2017). Il n'y a pas d'ordre imposé pour les lire, et tous trois nous transportent véritablement au cœur de cette Antiquité romaine qui, si lointaine soit-elle dans le passé, n'en est pas moins inscrite dans nos gènes d'Occidentaux et nous paraît à bien des égards très proche, très moderne.

C'est justement au présent qu'écrit notre auteur afin de transformer l'Histoire ancienne en actualité brûlante. Il y réussit d'autant mieux qu'il conçoit et anime des émissions culturelles très regardées à la télévision italienne. Voilà pourquoi ses publications sont de véritables docufictions sur papier. Sa méthode est simple : « J'utilise l'écriture comme si c'était une caméra pour plonger les lecteurs dans [une] époque³. » Rien que de très naturel pour cet historien-voyageur, paléontologue de formation, qui sillonne les siècles et la planète. En honnête homme du ^{xxi}^e siècle, il ne cesse de tirer des fils entre les cultures ou les champs du savoir, et ce dans un langage accessible à tous. Son public est si large que même d'éminents universitaires se prennent au jeu en dévorant ses livres « à la limite de l'étude historique et du roman⁴ ».

Ce chasseur d'indices tient d'Indiana Jones, dit-on dans sa patrie. Fils d'un pionnier des programmations culturelles sur les petits écrans italiens, il doit à cet ancien correspondant de la Rai d'être né à Paris en 1962 et d'avoir passé une partie de son enfance à Bruxelles, avant de poursuivre sa scolarité au lycée Chateaubriand de Rome. Il en a gardé une grande affection pour la langue française, qu'il maîtrise parfaitement ; aussi

3. Propos recueillis par Laurent Lemire, *Livres Hebdo*, 29 septembre 2017.

4. Catherine Salles, « Tous les Romains pour un sesterce », *Historia*, juin 2016.

apprécie-t-il d'être lu par des francophones et de pouvoir leur raconter le monde romain à sa façon, c'est-à-dire caméra au poing.

Il l'a d'abord fait dans *Empire. Un fabuleux voyage chez les Romains avec un sesterce en poche*. Imaginons que nous puissions parcourir cet immense territoire entre 115 et 117 après J.-C., à l'époque de son expansion maximale, de la Germanie à l'Égypte et de la future Angleterre à la Mésopotamie ; que nous sympathisions en chemin avec les personnages les plus divers, un serviteur ou l'empereur Trajan, un légionnaire ou un marchand, une patricienne ou une prostituée ; qu'ainsi nous explorions la civilisation romaine dans toute la lumière de son génie comme dans ses zones d'ombre ; qu'un jour on nous fasse une démonstration de machine à laver mais qu'une autre fois on nous impose la vision d'esclaves en cage. En nous invitant à suivre l'itinéraire d'une pièce de monnaie frappée à Rome, Alberto Angela a rendu possible cette extraordinaire aventure.

Aux pérégrinations du sesterce ont succédé *Les Trois Jours de Pompéi*. Aurions-nous survécu à l'éruption du Vésuve si nous y avons assisté en 79 après J.-C. ? Et quelle existence aurions-nous menée jusqu'alors ? Car notre Italien a continué de faire de ses lecteurs d'authentiques Romains, les mêlant à une multitude de gens pour reconstituer cette fois l'une des plus grandes tragédies des temps anciens, loin des idées reçues. Elle n'aurait pas eu lieu le 24 août mais le 24 octobre, et ce qu'on appelait « Vesuvius » n'était qu'un modeste relief dont on ignorait la vraie nature, mais qui libéra soudain une énergie équivalant à celle de 50 000 bombes d'Hiroshima. Malgré l'ampleur du cataclysme, Alberto Angela a identifié sept survivants. C'est notamment à leurs côtés que nous participons à un passionnant reportage sur la vie quotidienne au pied du volcan, tragique compte à rebours, puis à un film catastrophe avec bien des rebondissements. Cette tension dramatique sur trois jours, il fallait un scientifique doublé d'un journaliste pour nous la

restituer comme s'il nous embarquait sur un *Titanic* de l'Antiquité.

Avec *Une journée dans la Rome antique*, nous retournons en l'an 115 pour explorer la capitale impériale selon un emploi du temps très précis. Alberto Angela nous sert encore de guide, lui qui semble aussi à l'aise dans la Rome du II^e siècle que dans celle du XXI^e siècle, où il réside. Ça tombe bien : la meilleure façon de découvrir le quotidien des habitants de l'Urbs (la « Ville », comme disaient les Latins), c'est de les côtoyer du lever au coucher, en de riches demeures ou de sinistres immeubles de rapport, à la table d'une taverne ou au cœur des Forums impériaux, dans les bassins des thermes de Trajan ou sur les gradins du Colisée, au milieu d'un marché aux esclaves ou en plein banquet. En nous confrontant comme toujours à des situations et à des individus très divers, le narrateur nous fait éprouver la civilisation romaine dans ce qu'elle a de raffiné et de cruel, d'insolite et de moderne.

Il revisite ainsi l'histoire de la vie quotidienne, qui en France inspira l'illustre collection créée en 1938 chez Hachette. Dès l'année suivante y parut une *Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire* sous la plume de Jérôme Carcopino, professeur à la Sorbonne et directeur de l'École française de Rome⁵. Cet ouvrage empreint de moralisme a certes vieilli, mais il n'a cessé d'être réédité parce qu'il est aussi facile à lire que riche en détails⁶.

On ne s'étonne pas qu'Alberto Angela aime à en évoquer l'auteur dans le présent volume : tout comme Carcopino, il a

5. Jérôme Carcopino (1881-1970) fut directeur de l'École normale supérieure à partir de 1940 et secrétaire d'État à l'Éducation nationale dans le gouvernement Darlan (février 1941-avril 1942). Emprisonné à la Libération, il bénéficia d'un non-lieu en 1947 pour services rendus à la Résistance et fut élu en 1955 à l'Académie française.

6. L'édition la plus récente a paru sous le titre : *Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris, Fayard/Pluriel, « La vie quotidienne », 2011.

voulu rendre son récit le plus vivant possible, il aime Juvénal et Martial, il est émerveillé par le forum de Trajan et il a choisi le premier quart du II^e siècle pour broser le portrait de la cité. Mais contrairement à lui, il n'oppose pas les « vices » et les « vertus » des Romains. Il nous fait simplement partager leur existence. Mieux : entrer dans leur tête.

Jérôme Carcopino a aussi été lu par Federico Fellini, qui l'a même rencontré avant le tournage de son *Satyricon* (1969). Cependant, le cinéaste a pris ses distances avec les spécialistes de l'Antiquité afin de pouvoir réaliser une œuvre onirique — voire « psychédélique », selon certains critiques. Pour peupler la Rome de Pétrone de centaines de figurants, il a publié comme à son habitude une petite annonce dans la presse. « Il demandait simplement à rencontrer des Romains d'il y a deux mille ans. Ils vinrent en nombre, ouvriers, employés des abattoirs, bohémiens, putains faméliques et matrones aux formes généreuses⁷. » Et pas que des figurants, puisque le rôle de l'affranchi Trimalcion fut confié à Mario Romagnoli, patron de la trattoria *Al Moro*.

Rassurez-vous : pour se retrouver dans la peau d'un Romain, point n'est besoin de subir l'épreuve d'un casting et d'appartenir à l'une des catégories établies par Fellini, du genre : « têtes de petites tapettes », « gueules ignobles » ou « filles girondes et un peu putes ». Il vous suffit de suivre Alberto Angela à travers les rues de Rome, un certain mardi de l'an 115, sous le règne de Trajan.

Son texte à la main, vous pourrez ensuite survoler la cité antique sans même vous rendre en Italie ni retourner dans un lointain passé. Vous devrez ce prodige à un architecte français, Paul Bigot (1870-1942)⁸, qui a réalisé une extraordinaire

7. Jean-Noël Castorio, *Rome réinventée. L'Antiquité dans l'imaginaire occidental, de Titien à Fellini*, Paris, Vendémiaire, 2019, p. 238.

8. Grand Prix de Rome en 1900.

maquette à l'échelle 1/400 sur quelque 70 mètres carrés. Bien qu'elle représente Rome au début du IV^e siècle, elle vous donnera une excellente idée de ce qu'était la capitale de l'Empire. La version originale, en plâtre recouvert d'un vernis ocre, a été minutieusement restaurée avant d'être remontée à la Maison de la recherche en sciences humaines, sur le campus de l'université de Caen-Normandie⁹. Si vous ne vous déplacez pas, allez consulter le site Internet consacré à ce chef-d'œuvre, aux études scientifiques qu'il favorise et aux variations qu'il permet en termes de plans interactifs et d'images virtuelles¹⁰. Revisitant alors certains des monuments que décrit *Une journée dans la Rome antique*, vous y replacerez les personnages rencontrés dans le livre et serez émerveillés une seconde fois, comme dans un songe d'enfant.

Selon Fellini, « le monde antique [...] n'a jamais existé, mais, indubitablement, nous l'avons rêvé¹¹ ». Si, il a existé, mais cela ne nous empêche pas de le rêver, et la trilogie romaine d'Alberto Angela nous y aide.

M.P.

9. Des autres versions ne subsistent qu'une copie complète entreposée à Bruxelles (Musées royaux d'art et d'histoire), en plâtre elle aussi mais colorisée, ainsi que des éléments en bronze conservés à Paris dans les caves de l'Institut d'art et d'archéologie, construit par Paul Bigot.

10. <https://www.unicaen.fr/cireve/rome/index.php>

11. *Fellini par Fellini* [1984], entretiens avec Giovanni Grazzini, traduction de Nino Frank, Paris, Flammarion, « Champs », 2007, p. 139-140.

*À Monica, Ricardo, Edoardo et Alessandro,
pour la lumière qu'ils ont fait entrer dans ma vie.*

AVANT-PROPOS

Comment les Romains vivaient-ils dans l'Antiquité ? Que se passait-il chaque jour dans les rues de Rome ? Des questions comme celles-ci nous ont tous effleuré l'esprit au moins une fois. D'ailleurs, n'est-ce pas la raison pour laquelle vous avez ouvert ce livre ?

Quand nous visitons un site archéologique de l'époque romaine, il est rare que nous ne succombions pas à ses charmes. Malheureusement, les panneaux et les brochures d'information ont tendance à s'intéresser beaucoup plus à l'architecture et aux dates qu'à la vie de tous les jours. Mais une petite astuce permet de la restituer parmi ces vestiges. Il faut s'attacher aux détails : l'usure des marches, les inscriptions gravées dans le plâtre des murs (si nombreuses à Pompéi), les sillons creusés par les chars et les charrettes dans les rues, les éraflures laissées par le frottement d'une porte aujourd'hui disparue sur le seuil en marbre d'une maison.

Si vous vous concentrez sur tout cela, n'importe quelle ruine commencera à s'animer ; alors vous verrez apparaître femmes et hommes de l'Antiquité. Tel est l'esprit de ce livre : raconter la grande Histoire à travers la petite.

Au fil de mes émissions télévisées sur de nombreux sites, j'ai découvert bien des anecdotes et des détails sur la vie dans la Rome impériale — autant d'éléments que les fouilles ont mis au jour, sur les habitudes, les règles de conduite en société et

les bizarreries du monde antique. J'ai aussi appris énormément en discutant avec les archéologues et à la lecture de leurs travaux. Or je me suis rendu compte que ces précieuses informations n'étaient pas toujours connues du grand public, qu'elles restaient trop souvent confinées dans les revues spécialisées ou prisonnières des sites archéologiques.

C'est ainsi que m'est venue l'idée de les assembler à ma façon et de répondre à des questions toutes simples. Par exemple, quelle était l'impression générale quand on se promenait dans la Rome antique ? À quoi ressemblaient les passants ? Que voyait-on du haut d'un balcon ? Quelles étaient les saveurs de la cuisine locale ? Le latin parlé dans la rue était-il celui que nous connaissons ? Ou encore, comment les premiers rayons du soleil éclairaient-ils les temples du Capitole ?

D'une certaine manière, j'ai voulu allumer une caméra et explorer les lieux tels qu'ils devaient être il y a deux mille ans afin que le lecteur se retrouve au cœur de Rome, qu'il en respire les odeurs et les parfums, qu'il croise les regards des citadins, dans les maisons ou au Colisée.

Résidant moi-même dans la Ville éternelle, il m'a été facile de décrire les différentes lumières qui en éclairent les quartiers et les monuments au fil de la journée, facile aussi de me rendre sur les sites pour noter les mille et un détails rapportés dans cet ouvrage, en plus de ceux que j'ai pu recueillir durant des années de tournage. Les scènes qui défilèrent sous vos yeux au cours de cette visite ne sont donc pas le produit de mon imagination. Elles découlent directement de découvertes archéologiques, d'analyses d'objets et de squelettes en laboratoire ou encore de l'étude des textes anciens.

Il m'a semblé que le meilleur moyen d'organiser autant d'informations était de suivre le déroulement d'une journée. À chaque heure correspondront un endroit de la cité et un aspect de ses activités. C'est donc au rythme de la clepsydre que vous serez initiés au quotidien de la Rome antique.

Vous vous demandez sans doute : pourquoi un énième livre sur Rome ? Parce que notre mode de vie est l'héritage direct du monde romain. Nous ne serions pas qui nous sommes si Rome n'avait pas existé. Réfléchissez : la civilisation romaine se résume en général aux visages de ses empereurs, aux légions en marche et aux portiques des temples. Pourtant, sa véritable force est ailleurs : dans ce qui lui a permis de survivre durant plusieurs siècles — et même jusqu'à la prise de Constantinople en 1453, pour ce qui restait de l'Empire romain d'Orient. Aucune légion, aucun système politique ou idéologique n'aurait pu garantir une telle longévité. Le secret de Rome résidait dans son *modus vivendi*, dans la façon de bâtir des maisons, de s'habiller, de manger, de se comporter avec les autres, au sein de la famille et en dehors, le tout dans le strict respect des lois et des conventions. C'est ce mode de vie à évolution très lente qui a permis à la civilisation romaine de survivre aussi longtemps.

Pouvons-nous affirmer que cette ère est totalement révolue ? L'héritage de l'Empire romain ne se limite pas à des statues ou à des monuments extraordinaires. Rome nous a légué des clefs qui régissent notre vie quotidienne. L'alphabet latin est celui que nous utilisons encore aujourd'hui, y compris sur Internet. L'italien et en grande partie l'espagnol, le portugais, le français et le roumain (ainsi que de nombreux mots anglais) dérivent du latin. Sans parler du système juridique, du réseau routier, de l'architecture, de la peinture et de la sculpture, qui ne seraient pas ce qu'ils sont sans les Romains. Dans le fond, une bonne partie de nos façons de vivre occidentales ne sont qu'une version moderne de ce que vous allez découvrir à présent dans les artères et les demeures de la Rome impériale.

Nous sommes un mardi de l'an 115 après J.-C., sous le règne de Trajan. Rome est à l'apogée de sa puissance et peut-être même de sa beauté. C'est une journée comme les autres et le soleil va bientôt se lever...

L'EMPIRE ROMAIN SOUS LE RÈGNE DE TRAJAN

En cette année 115, l'Empire romain a atteint son expansion maximale. Ses territoires s'étendent de l'Écosse aux portes de l'Iran actuel, du Sahara à la mer du Nord. Ses frontières terrestres représentent plus de 10 000 kilomètres, soit près d'un quart de la circonférence de notre planète. Il réunit des peuples d'une extrême diversité, aussi bien sur le plan physique que culturel, de l'Europe au Moyen-Orient, de l'Afrique du Nord à l'Asie. Le monde romain représente alors une part de la population mondiale plus importante que ne le font aujourd'hui les Américains, les Chinois et les Russes réunis.

En arpentant l'Empire d'un bout à l'autre, on passe de côtes glaciales peuplées de phoques à des forêts de sapins et à de vertes prairies, on contemple des sommets enneigés et de gigantesques glaciers, des lacs et des fleuves, jusqu'aux plages ensoleillées de la Méditerranée — Mare Nostrum — et aux volcans de la péninsule Italienne. Mais on peut se retrouver aussi au seuil des infinis déserts de dunes du Sahara, et plus à l'ouest on atteint les barrières de corail de la mer Rouge. Aucun empire dans toute l'histoire de l'humanité n'a connu une telle diversité de milieux naturels.

Partout la langue officielle est le latin, partout on paie en sesterces, partout le droit romain seul fait loi. Mais la population

d'un tel ensemble est relativement peu élevée : à peine une cinquantaine de millions d'habitants. Ils vivent dans des bourgs, des villages et des domaines agricoles isolés, le tout disséminé sur un territoire immense ponctué de grandes cités.

Toutes ces agglomérations sont reliées entre elles par un réseau routier très efficace, soit 80 000 à 100 000 kilomètres de voies qu'aujourd'hui encore nous utilisons en partie. Ce pourrait bien être le monument le plus important que nous aient légué les Romains. Mais dès qu'on quitte ces routes, on aborde de vastes espaces sauvages peuplés de loups, d'ours, de cerfs et de sangliers... Nous qui sommes habitués aux cultures et aux zones industrielles pourrions nous croire au cœur de parcs nationaux !

Pour défendre ce monde il y a les légions, qui stationnent dans les endroits les plus sensibles de l'Empire, en particulier le long du *limes*, cette frontière fortifiée qui protège les Romains contre les Barbares. Sous Trajan, l'armée compte entre 150 000 et 190 000 hommes, regroupés en une trentaine de légions aux noms légendaires — Legio XXX Ulpia Victrix sur le Rhin, Legio II Adiutrix sur le Danube, Legio XVI Flavia Firma sur l'Euphrate, près de l'actuel Irak... Il faut y ajouter les unités auxiliaires, composées de soldats fournis par les populations des provinces romaines, ce qui double les effectifs. On arrive ainsi à un total de 300 000 à 380 000 hommes armés sous le commandement de l'empereur Trajan.

Située précisément au centre de l'Empire, Rome est le cœur même de cette puissance. Elle incarne le pouvoir politique, bien sûr, mais rayonne aussi dans le domaine des arts, de la philosophie et du droit.

À l'image de Londres ou de New York aujourd'hui, c'est avant tout une ville cosmopolite. On y croise des gens de tous horizons : de riches matrones sur leur litière, des médecins grecs, des officiers de la cavalerie gauloise, des sénateurs italiens, des marins espagnols, des prêtres égyptiens, des

prostituées chypriotes, des marchands du Moyen-Orient, des esclaves de Germanie...

Rome est alors la ville la plus peuplée du monde avec près d'un million et demi d'individus. Du jamais-vu depuis l'apparition d'*Homo sapiens*. L'existence de dizaines de millions de personnes dépend certes des décisions prises dans la capitale, mais de quoi dépend celle des habitants de la cité ?

Je vous invite maintenant à le découvrir.

QUELQUES HEURES AVANT L'AUBE

Son regard fixe un horizon lointain, comme celui de quelqu'un plongé dans ses pensées. La pâle lueur de la lune révèle un visage serein au teint clair, un sourire à peine esquissé sur les lèvres. Son front est ceint d'un ruban, ses cheveux tirés, à part une mèche descendant, espiègle, jusqu'aux épaules.

Une rafale soudaine soulève un nuage de poussière autour d'elle, mais ses cheveux ne bougent pas d'un pouce. Et pour cause : ils sont en marbre, de même que ses bras nus et les mille et un plis de son vêtement. Le sculpteur a figé dans un marbre précieux l'une des divinités les plus vénérées des Romains. Il s'agit de Mater Matuta, la « mère bienveillante », déesse de la fécondité, du « commencement » et de l'aurore.

La statue se tient là depuis des années, sur son imposant piédestal, devant une bifurcation. Malgré l'obscurité qui l'entoure, la lumière diffuse de l'astre lunaire laisse deviner devant elle une grande rue bordée de boutiques. À cette heure de la nuit, elles sont fermées par de lourds panneaux de bois coulisant dans les rainures du trottoir et par de gros loquets. Ces échoppes occupent le rez-de-chaussée de grands édifices dont les sombres silhouettes menacent autour de nous - on se croirait au fond d'un canyon, avec la voûte étoilée au-dessus de nos têtes. Ce sont des *insulae*, logements populaires comparables à nos HLM mais beaucoup moins confortables.

Nous sommes surpris par l'absence d'éclairage, dans ces immeubles et dans les rues de Rome en général. Mais peut-être sommes-nous trop habitués aux avantages de l'époque moderne. Pendant des siècles, toutes les villes du monde ont été plongées dans l'obscurité dès la tombée de la nuit, hormis de rares lampes à huile pour éclairer les auberges ou les images sacrées en des endroits stratégiques tels que le coin d'une rue ou un grand carrefour. La Rome impériale n'échappe pas à cette règle. Dans le noir, on ne devine la topographie des lieux que grâce à ces quelques veilleuses ou à la flamme d'une lampe que l'on a laissé brûler dans une maison.

Le calme est lui aussi impressionnant. Un silence irréel accompagne nos pas, que seul vient rompre le chant d'une fontaine publique, une dizaine de mètres plus bas. L'ouvrage est simple. Quatre dalles épaisses en travertin forment un bassin carré surmonté d'un cippe plus ouvragé. Le rayon de lune qui a réussi à se frayer un chemin entre deux bâtiments dévoile le visage de la divinité sur la pierre. Nous reconnaissons Mercure et son célèbre casque ailé. Un filet d'eau s'écoule de sa bouche. Durant la journée, femmes, enfants et esclaves y convergent avec leurs seaux de bois, mais pour l'heure tout est désert et le bruit de l'eau est le seul qui nous tienne compagnie.

Étonnant, ce silence. Nous sommes au beau milieu d'une ville d'un million et demi d'habitants, ne l'oublions pas. La nuit n'est-elle pas réservée aux livraisons dans les boutiques, une activité qui va de pair avec le vacarme des roues cerclées de fer des charrettes, le hennissement des chevaux, les cris et les inévitables jurons ? Comme pour confirmer nos dires, ce sont justement ces bruits que l'on commence à entendre dans le lointain. L'aboïement d'un chien leur fait écho. Rome ne dort jamais.

Devant nous, la rue s'élargit légèrement, créant une trouée de lumière. La lune éclaire les blocs de basalte qui recouvrent la chaussée. Ainsi accolés, ils font penser à la carapace pétrifiée d'une tortue géante.

Quelque chose bouge au bout du trottoir. Un homme. L'individu hésite, reprend sa marche, chancelle et s'appuie contre un mur. Un ivrogne, sans doute. Il murmure des mots incompréhensibles et se dirige vers une venelle en titubant. Qui peut dire s'il arrivera jusque chez lui ? La nuit, les rues de Rome sont aussi redoutables qu'un prédateur nocturne, hantées qu'elles sont par les voleurs, assassins et autres scélérats prêts à vous planter un poignard dans le ventre pour trois fois rien. Autant dire que si demain matin quelqu'un tombe sur un cadavre lardé de coups de couteau et dépouillé de son bien, on voit mal comment on pourra retrouver le coupable dans une ville aussi peuplée et où il règne une telle effervescence.

Avant de s'engager dans la venelle, l'ivrogne bute contre un tas informe au coin de la rue. Il jure dans sa barbe et continue son improbable traversée. Le tas en question remue, il est vivant. C'est l'un de ces innombrables sans-abri de la capitale qui cherchent tant bien que mal à dormir. Voilà plusieurs jours que celui-ci vit à la belle étoile. Depuis que le propriétaire de la modeste chambre qu'il avait louée l'a chassé. Et il est loin d'être le seul. À côté de lui, une famille entière tente de s'abriter comme elle peut, avec les rares objets qu'elle possède. Rome se remplit de telles gens à la fin de chaque semestre, quand sont renouvelés ou non les contrats de location. On ne compte plus les malheureux qui se retrouvent alors à la rue du jour au lendemain, à la recherche d'un nouvel endroit pour vivre et dormir.

Un bruit régulier attire soudain notre attention. D'abord indistinct, puis de plus en plus précis. Difficile de dire d'où il provient à cause de l'écho renvoyé par la façade des immeubles. Le cliquetis d'un loquet et la lueur de lampes à huile nous permettent de résoudre cette énigme : c'est une patrouille de *vigiles*. Ces hommes sont d'abord des pompiers ; mais dans la mesure où ils exercent une surveillance permanente pour prévenir les incendies, ils ont aussi pour mission de faire régner l'ordre dans la cité.

Sans véritablement faire partie de l'armée, les *vigiles* constituent un corps organisé selon un modèle militaire, et cela se voit. Ils ont le droit d'entrer presque partout afin de repérer les départs d'incendie, les situations à risque ou les actes de négligence susceptibles d'engendrer une tragédie.

Les patrouilleurs descendent les marches d'un grand portique au pas de course. Ils sont neufs : huit recrues en formation et leur supérieur. Ils viennent de procéder à une inspection et leur chef est en train de leur passer un savon. Il tient sa lampe bien haut pour que les autres le voient clairement. Sa silhouette massive et ses traits durs vont de pair avec sa voix rauque. Sa tirade terminée, il fixe une dernière fois les membres de la troupe, les fusillant de son regard sombre sous son casque de cuir, puis il aboie littéralement un ordre et les hommes se mettent en marche.

La cadence est particulièrement marquée, typique des nouvelles recrues. Leur supérieur les regarde partir, secoue la tête et les suit. Le bruit de leur pas s'efface au fur et à mesure qu'ils s'éloignent, bientôt recouvert par celui de la fontaine.

Levant les yeux, nous remarquons que le ciel a changé : le jour va se lever.

Curiosité

LA ROME ANTIQUE EN QUELQUES CHIFFRES

En ce premier tiers du II^e siècle de notre ère, la capitale est à l'apogée de sa splendeur. C'est donc la période idéale pour la visiter. À l'image de l'Empire, l'Urbs (la « Ville ») a atteint son expansion territoriale maximale, couvrant une superficie de 1 800 hectares pour un périmètre d'environ 22 kilomètres. Et ce n'est pas tout : on a dit qu'elle dépassait largement le million d'habitants et qu'elle était la plus grande cité de l'Antiquité, mais certaines estimations vont jusqu'à deux millions, soit déjà plus des deux tiers du chiffre actuel.

Rien d'étonnant à cela : depuis des générations, la cité ne cesse de se développer. Chaque empereur l'a embellie de nouveaux édifices, modifiant peu à peu sa physionomie. Plusieurs fois dans l'Histoire, son visage changera radicalement, notamment à cause des incendies. Cette transformation qui se poursuivra durant des siècles fera de Rome un magnifique musée à ciel ouvert.

À cet égard, une liste établie sous le règne de Constantin au début du IV^e siècle est particulièrement édifiante :

- 40 arcs de triomphe ;
- 12 forums ;
- 28 bibliothèques ;
- 12 basiliques ;

- 11 grands thermes et près de 1 000 bains publics ;
- 100 temples ;
- 3 500 statues en bronze de personnages illustres et 160 en or ou en ivoire de dieux et de déesses, auxquelles s'ajoutent 25 statues équestres ;
- 15 obélisques égyptiens ;
- 46 lupanars ;
- 11 aqueducs et 1 352 fontaines publiques ;
- 2 cirques pour les courses de chars (le plus grand, le Circus Maximus, pouvant accueillir près de 400 000 spectateurs) ;
- 2 amphithéâtres pour les gladiateurs (le plus imposant, le Colisée, disposant de 50 000 à 70 000 places) ;
- 4 théâtres (le plus vaste, le Théâtre de Pompée, comptant 25 000 places) ;
- 2 immenses naumachies (lacs artificiels destinés aux spectacles aquatiques et aux reconstitutions de batailles navales) ;
- 1 stade de 30 000 places, le stade de Domitien, pour les compétitions d'athlétisme.

Et la liste ne s'arrête pas là...

Y a-t-il encore de la place pour des espaces verts ? Bien que la ville soit déjà envahie par les monuments et les édifices en tout genre, la végétation occupe environ un quart de sa superficie, soit près de 450 hectares, en comptant les jardins publics et privés, les bois sacrés, les péristyles des demeures patriciennes, etc.

Du vert, donc, mais quelles sont les autres couleurs de l'Urbs ?

Deux tons dominant : le rouge des tuiles en terre cuite et le blanc des colonnades de marbre. Nous remarquons en outre des taches d'un vert qui n'a rien de végétal : celui, un peu doré, des tuiles en bronze des temples et de certains édifices impériaux, car avec le temps l'oxydation leur confère cette patine. Nous sommes frappés enfin par les statues dorées qui se dressent au sommet des colonnes et sur les frontons.

Blanc, rouge, vert et or : telles sont les couleurs de la Rome antique.

6 heures

UNE RICHE DEMEURE

Où les Romains habitent-ils ? À quoi ressemble leur intérieur ? Dans la plupart des films, on les voit évoluer dans de belles maisons inondées de lumière et agrémentées de colonnes, de jardins intérieurs, de fresques, de fontaines et de tricliniums, mais la réalité est tout autre. Seuls les citoyens aisés et les patriciens peuvent se permettre de vivre dans de tels lieux, où logent également leurs esclaves. La grande majorité de la population de Rome vit entassée dans des constructions dont beaucoup nous font penser aux quartiers les plus pauvres de certaines mégapoles du tiers-monde.

Mais procédons par ordre et parlons tout d'abord de la *domus*, la demeure typique de l'élite romaine. Sous le règne de Constantin, les autorités en ont recensé 1 790 dans la capitale, un chiffre élevé, il est vrai, mais il y a *domus* et *domus*. Certaines sont immenses, d'autres assez petites afin de s'adapter au manque d'espace chronique dans la Rome de Trajan. Celle que nous allons visiter présente un plan classique qui fait la fierté de son propriétaire.

La première chose qui frappe, depuis l'extérieur, c'est l'architecture compacte de la maison, refermée sur elle-même comme une huître. On dirait un fortin de légionnaires ! Les rares fenêtres qu'elle possède — et il n'y en a pas toujours ! — sont petites

et placées en hauteur. Elle ne dispose d'aucun balcon et se cache derrière un mur qui l'isole du dehors. Elle a donc tout d'une habitation urbaine construite sur le modèle archaïque des fermes familiales protégées par une enceinte.

Cette volonté de se retrancher à l'abri de l'effervescence de la cité est plus évidente encore lorsqu'on se retrouve devant l'entrée principale, qui donne directement sur la rue sans rien laisser deviner ou presque de ce qui se trouve au-delà. Elle se compose de deux vantaux de bois constellés de gros clous en bronze. Au centre de chaque battant, une tête de loup du même métal serre dans sa gueule un grand anneau en guise de heurtoir. Les boutiques qui s'alignent de part et d'autre sont encore fermées à cette heure matinale.

Nous poussons la porte et nous aventurons dans le petit corridor, foulant une mosaïque qui représente un chien méchant accompagné de l'inscription *CAVE CANEM* (« attention au chien »). Ce motif que nous connaissons surtout grâce aux villas de Pompéi est répandu dans tout l'Empire, car voleurs, mendiants et autres intrus ne manquent pas.

Un peu plus loin, nous apercevons une sorte de loge, d'un côté du couloir. Un homme est assoupi sur une chaise. C'est le portier de la maison, l'esclave chargé de surveiller l'entrée. Couché à ses pieds comme un petit chien, un jeune garçon dort à poings fermés. Ce doit être son aide. La maisonnée est encore endormie. Nous pouvons visiter la *domus* sans être dérangés.

Le corridor ouvre sur une pièce grandiose. Nous sommes dans l'atrium, une vaste salle rectangulaire décorée de fresques aux couleurs vives qu'éclairent déjà les premières lueurs de l'aube. Bizarre. D'où proviennent-elles s'il n'y a pas de fenêtres ? Un coup d'œil vers le haut nous apporte la réponse : il manque toute une partie du toit au milieu du plafond. Il est percé d'une grande ouverture carrée par laquelle la lumière descend telle une cascade avant de se répandre dans les pièces donnant sur l'atrium. Cette ouverture appelée *compluvium* n'est

pas seulement conçue pour laisser passer les rayons du soleil. Quand il pleut, la vaste surface du toit oriente la moindre goutte vers cette trouée, à la manière d'un entonnoir, et l'eau s'écoule de la gueule de gargouilles en terre cuite. Par temps d'orage, le bruit est assourdissant.

Cette eau n'est pas perdue pour autant. Selon le modèle étrusque, elle retombe dans un bassin carré, l'impluvium, avant de s'évacuer dans une citerne souterraine qui constitue la réserve de la maison. Les serviteurs viennent y puiser pour les besoins quotidiens grâce à un petit puits en marbre. Et il en va ainsi depuis des générations si l'on en juge par l'usure de la margelle, due au frottement des cordes.

L'impluvium joue aussi le rôle d'un bassin d'ornement qui reflète le ciel bleu ou les nuages. Tel un tableau posé au sol, il offre une vision très agréable aux visiteurs dès qu'ils pénètrent dans la maison. D'autant que ce matin y flottent encore les fleurs du banquet de la veille.

Les ondulations de l'eau dues à une petite brise se réverbèrent en vagues lumineuses qui semblent courir sur les fresques des murs. À y regarder de près, il n'y en a pas un qui ne soit couvert de figures mythologiques, de paysages imaginaires ou de motifs géométriques. Bleu, rouge, jaune, ocre : les couleurs explosent !

Ce décor nous inspire une remarque importante : le monde des Romains est bien plus coloré que le nôtre, qu'il s'agisse de la décoration intérieure, des monuments ou des vêtements, lesquels sont un véritable hymne à la couleur dans les grandes occasions. Quel dommage que nous ayons perdu cette bigarrure, surtout dans nos maisons où le blanc est souvent roi sur les murs ! Un Romain de l'Antiquité n'y verrait qu'un tableau vierge.

Mais poursuivons notre visite. Plusieurs pièces s'ouvrent sur l'atrium. Ce sont les *cubicula*, les chambres à coucher. Beaucoup plus petites et sombres que les nôtres, elles font plutôt penser à des cellules de prison et ne nous donnent pas envie d'y dormir.

Dépourvues de fenêtres, elles ne sont que faiblement éclairées par une lampe à huile. Difficile, dans ces conditions, d'apprécier les somptueuses fresques et mosaïques qui décorent la plupart d'entre elles. Les Romains ne les voyaient pas comme nous les voyons aujourd'hui dans les musées, mises en valeur par de savants jeux de lumière ; mais une fois l'œil habitué à la pénombre du *cubiculum*, la petite flamme de la lampe rendait ces œuvres beaucoup plus parlantes, soulignant la ligne d'un paysage ou les traits d'un visage.

Dans un coin de l'atrium, nous apercevons un escalier qui conduit à l'étage, réservé aux esclaves et à une partie des femmes de la famille. Le rez-de-chaussée, le niveau noble de la *domus*, est le territoire des hommes, et en premier lieu celui du *pater familias*.

Derrière l'impluvium, du côté opposé à l'entrée, nous remarquons une grande cloison de bois qui se replie comme un paravent. Elle ouvre sur le *tablinum*, le bureau du maître de maison. C'est ici qu'il reçoit. Une grande table et un siège imposant trônent au centre de la pièce. Quelques tabourets sont disposés sur le côté. Tous ont des pieds en bois tourné et sont décorés d'incrustations en os, en ivoire et en bronze. Nous distinguons également des lampes à huile pendues aux branches de hauts candélabres, un brasero ainsi que de beaux objets en argent destinés à épater les interlocuteurs du maître et posés sur la table à côté d'un nécessaire d'écriture.

Le fond du *tablinum* est fermé par un grand rideau que notre curiosité nous pousse à écarter. Nous voici maintenant dans l'intimité de la *domus*. La partie que nous venons de visiter est consacrée à la représentation. Même un inconnu y a accès. Derrière cette tenture, en revanche, on pénètre dans la sphère privée.

Le péristyle s'ouvre devant nous. Poumon vert de la maison, c'est un grand jardin intérieur entouré d'une superbe colonnade. Des disques de marbre ornés de figures mythologiques

peintes ou sculptées sont suspendus au plafond, entre les colonnes. Ils portent le curieux nom d'*oscilla*. On comprend vite pourquoi quand on les voit se balancer doucement au gré des courants d'air, adoucissant ainsi l'architecture rectiligne de la colonnade.

L'endroit est très agréable à cette heure matinale. Nous sommes enveloppés d'une myriade de senteurs exhalées par les plantes ornementales, aromatiques et médicinales. Selon les cas, le jardin intérieur abrite des espèces telles que le myrte, le buis, le laurier, le laurier-rose, le lierre, l'acanthé, mais aussi des arbres comme le cyprès ou le platane. À cela s'ajoutent des fleurs - violettes, narcisses, iris, lis — et parfois même une vigne qui s'accroche à une treille. Le péristyle est un havre de paix au cœur de la *domus*, un refuge où les œuvres d'art sont végétales : les plantes ne sont pas disposées au hasard mais selon un tracé géométrique, avec allées, parterres et petits labyrinthes, et les jardiniers (*topiarii*) leur donnent souvent des formes d'animaux. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir déambuler de vraies bêtes entre les fleurs et les arbustes, et surtout des oiseaux - colombes, faisans, paons...

Dans l'aube naissante, nous découvrons deux figures humaines immobiles. Ce sont de petites statues de bronze placées dans un coin du jardin, deux putti portant chacun un canard sous le bras. Nous nous approchons. Un bruit étrange semble provenir de l'un d'eux, une sorte de gargouillis. Soudain, après quelques crachotements aussi bruyants qu'intempestifs, un filet régulier s'écoule du bec des canards et retombe exactement au centre d'un bassin circulaire, créant un charmant jeu d'eau. Ces statues ne constituent pas la seule fontaine en ce lieu car l'eau y coule dans trois autres vasques.

Il est évident que cette eau ne provient pas uniquement de l'impluvium. Depuis quelque temps, en effet, la ville est alimentée par des aqueducs. Le propriétaire a sûrement fait jouer ses

relations pour bénéficier d'une canalisation privée et compter parmi les rares privilégiés à jouir de l'eau courante à domicile.

Soudain, une main osseuse ferme un robinet caché dans le feuillage. C'est celle d'un jardinier qui vient de vérifier le bon fonctionnement de la conduite. L'esclave est grand et dégingandé, il a la peau sombre et les cheveux noirs : à n'en pas douter, il est originaire d'Afrique du Nord ou du Moyen-Orient.

D'autres bruits proviennent d'une pièce donnant sur la colonnade. Des bruits de balai, dirait-on. Nous nous approchons. La pièce en question est le triclinium, la salle à manger où s'est tenu le banquet de la veille. Les lits de table sur lesquels étaient étendus les invités ont été remis en place, les étoffes pleines de taches qui les recouvraient ont été retirées. Un esclave est en train de faire disparaître les dernières traces des festivités. Il récupère même une pince de homard. Il est en effet d'usage durant un banquet de jeter au sol les os, les coquilles vides ou tout autre reste plutôt que de les laisser dans son assiette.

Quelqu'un s'affaire déjà en cuisine. Une esclave, bien sûr. Malgré le chiffon qui lui sert de foulard, quelques boucles dorées dans le cou dévoilent une chevelure blonde. Peut-être vient-elle de Germanie ou de Dacie, une contrée récemment conquise par Trajan et correspondant à peu près à la Roumanie actuelle ?

Aussi célèbres soient-ils pour leurs banquets, les Romains accordent peu d'importance à la pièce où sont confectionnés les plats. À peine plus grande qu'une kitchenette moderne, elle peut se situer n'importe où dans la *domus*, au fond d'un couloir ou sous un escalier. Étrange, n'est-ce pas ? mais pas si étonnant. Dans les demeures patriciennes, la notion de femme au foyer n'existe pas. Ce sont les esclaves qui travaillent en cuisine. Dans la mesure où c'est une pièce réservée au service, peu importe qu'elle soit petite, inconfortable et dépourvue d'ornements. Dans les familles modestes, en revanche, c'est la mère

qui prépare les repas, mais en ce temps-là son statut s'apparente plus à celui d'une domestique qu'à celui d'une épouse.

Les cuivres sont une constante dans les cuisines romaines. Marmites et casseroles en cuivre ou en bronze s'exposent sur les murs. Il y a aussi des passoires aux trous si fins qu'ils font penser à un motif de broderie, des pilons en marbre, des broches, des poêlons en terre cuite... Sans oublier les moules en forme de poisson ou de lapin, qui servent à la préparation de mets particulièrement prisés. Passer en revue tous ces ustensiles revient à feuilleter un menu de l'époque !

Voici maintenant le plan de cuisson, un grand comptoir en maçonnerie où l'on va pouvoir étaler les braises. On installe ensuite les réchauds, à savoir des trépieds en métal sur lesquels on pose les marmites. Très souvent, la façade de ces comptoirs en brique ou en pierre est allégée par de belles arcades qui servent de réserves pour le bois.

L'esclave est en train d'allumer le feu. Voyons un peu comment elle s'y prend. Nous nous approchons et lorgnons par-dessus son épaule. Elle utilise un briquet à silex, une sorte de petit fer à cheval qu'elle tient d'une main comme on serre l'anse d'un pichet ; elle en frappe un bloc de quartz maintenu dans l'autre main pour produire des étincelles. L'une d'elles retombe sur une mince rondelle de champignon qui sert d'amorce. Ce champignon n'est autre que l'amadouvier (*Fomes fomentarius*), une espèce qui se développe sur les arbres et dont la partie supérieure, ou amadou, sert à faire du feu depuis la préhistoire.

La jeune fille souffle doucement et l'amadou commence à se trouer sous l'effet de la chaleur. Elle le met alors en contact avec la paille et souffle à nouveau. Une petite fumée apparaît, puis une flamme. Le tour est joué. Elle va pouvoir préparer les braises.

Arrêtons-nous un instant et faisons le point. Cette visite de la *domus* nous a appris un certain nombre de choses sur les maisons des Romains. Elles sont belles, c'est vrai, mais souvent

moins confortables que les nôtres. Pour lutter contre les courants d'air et le froid en hiver, on ne se réchauffe qu'avec des braseros dans les différentes pièces. Nous savons en outre que les intérieurs sont plongés dans la pénombre. Quand elles existent, les fenêtres sont toutes petites et moins transparentes qu'aujourd'hui. En guise de vitres, les plus riches utilisent des plaques de talc ou de mica (la fameuse « pierre spéculaire » dont parle Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle*), voire du verre dans le meilleur des cas, tandis que les autres ne disposent que de peaux translucides ou de rien du tout, se contentant alors de leurs volets de bois.

En somme, pour comprendre l'atmosphère qui règne dans les maisons romaines, y compris chez les gens aisés, il suffit de penser à nos rustiques maisons de campagne...

6 h 15

L'AMEUBLEMENT INTÉRIEUR

La maison commence doucement à s'animer. Comme tous les matins, les premiers debout sont les esclaves. Ils sont au nombre de 11 dans cette *domus* et forment ce que l'on appelle la *familia*. Ce chiffre peut paraître élevé, mais nous sommes dans la norme. Chaque famille aisée de Rome possède en moyenne de 5 à 12 serviteurs. Ils couchent dans les couloirs, dans la cuisine, ou entassés dans quelque petite pièce. Celui qu'on appelle l'« esclave de confiance » dort à même le sol devant la chambre de son maître, tel un chien de garde.

Nous aurons l'occasion de revenir sur le monde des esclaves un peu plus tard dans la matinée, mais pour l'heure poursuivons notre visite de la maison au petit matin.

Une servante écarte un épais rideau pourpre et s'approche d'une grande table de marbre aux pieds sculptés en forme de dauphin. Elle est placée juste à côté de l'impluvium. Si l'on en croit le superbe pichet en argent que la jeune fille entreprend de dépoussiérer avec précaution, cette table n'est là que pour recevoir des objets destinés à impressionner les invités.

Nous faisons le tour du propriétaire. Où sont passés les autres meubles ?

Le plus frappant, dans les villas et les *domus*, c'est le contraste entre la pauvreté du mobilier et la richesse de la décoration